

*Ces Bribes de notes sont personnelles : elles n'engagent que moi (a.b).
Les liens sont valides au 14 mai 2011. Version 2.*

Mercredi 17 novembre 2010

*Le chemin ouvert
pour l'élaboration de ces bribes
m'a conduit vers l'ouvrage publié sous la direction de Patrick Chemla :
Entre deux rives. Exil et transmission*

Préliminaire

*Entre deux rives
Exil et transmission*

Patrick **Chemla**

La clinique témoigne de façon insistante et polymorphe de l'après-coup traumatique des massacres et génocides qui ont marqué le XXe siècle. La Shoah aura profondément et durablement atteint "l'espèce humaine", mais aussi les totalitarismes et enfin les guerres coloniales qui ont laissé des traces profondes de chaque côté de la Méditerranée. Il s'agirait d'abord de prendre acte de crimes et de tortures qui pour certains restent encore déniés, sans pour autant fixer les sujets en souffrance dans une jouissance victimaire.

Même si les témoignages ressurgissent, il n'en reste pas moins que la transmission s'avère difficile, se heurtant à des déformations ou des "silenciements" de l'Histoire officielle.

Ce qui n'a pu être reconnu et symbolisé revient alors dans la souffrance du symptôme, voire dans des productions délirantes qui témoignent bien souvent de morceaux d'histoires encryptées sur plusieurs générations.

Le XXe siècle nous aura délestés de l'espoir fallacieux d'une communauté utopique réconciliée avec elle-même, ce que Freud critiquait déjà dans *Malaise dans la culture* quand il accusait le marxisme de prendre la relève du christianisme.

Mais nous nous trouvons aujourd'hui pris en tenaille dans une nouvelle aliénation : d'un côté la novlangue de la mondialisation et le fétichisme de la marchandise sont en train de gagner toute la sphère de l'humain, y compris les relations thérapeutiques et la psychanalyse, avec comme maîtres mots évaluation et transparence ; de l'autre, la montée irrésistible des communautarismes et des revendications identitaires, chacun étant renvoyé à son origine tenue pour fixe et immuable, voire référé à la religion monothéiste de ses ancêtres.

Cette dérive ne peut qu'assigner le sujet à résidence et le mettre en impasse en exacerbant les haines et les logiques guerrières qui sévissent bien au-delà des zones de conflits. À l'inverse, la logique freudienne inviterait à faire le deuil de toute identité autoréférencée, bouclée sur elle-même ; l'origine alors serait toujours fuyante, incernable, inappropriable.

Certes le sujet est toujours marqué de l'empreinte du premier Autre maternel, certes il est toujours pris dans une langue, une culture, une tradition. Dès lors, s'exiler de l'origine tout en gardant le contact avec cette origine figurerait le double mouvement incessant de toute transmission vivante et infixable.

Après tout l'invention de la psychothérapie institutionnelle n'a-t-elle pas été le fruit d'un surgissement créatif à partir d'une situation de catastrophe ? Car le bannissement de Tosquelles à l'issue de la guerre d'Espagne et son accueil à Saint-Alban pendant l'occupation nazie furent paradoxalement le creuset d'une émergence radicale. Se tenir dans le fil de cette transmission, qui ne saurait se confondre avec un quelconque héritage, tel serait l'enjeu... (p. 7-8)

*Ouvrage publié à l'issue des X^e rencontres de la CRIEE
(Reims, 23-24 juin 2006)*

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=2159>

Alors...

repères

appels

- 1
 - 2 Jean Clavreul
 - 3
 - 4 histoire : Efp, Gtpsi
 - 5
 - 6
 - 7 le politique : infra/superstructure, rapports psy-chiatrie-chanalyse
 - 8
 - 9 histoire : Efp, la "passe"
 - 10 la dimension logique du politique
 - 11
 - 12
 - 13
 - 14
 - 15
 - 16
 - 17 le *duende*
 - 18 duende/**semblant**
 - 19
 - 20 qu'est-ce qui est efficace ?
 - 21 le syndicat des virgules
 - 22 entre, *zwischen*, *aida*
 - 23 le ton
 - 24 la trace, la fonction scribe
 - 25 la connivence
 - 26 le passage
 - 27 le transfert
- (jean) clavreul, école freudienne de paris
GTPSI (ou G.T.P.S.I, ou Gtpsy, ou...)
la passe (ou la « passe »)
le politique
(françois ou francesc) tosquelles, poum, saint-alban (ou saint alban)
semblant, (jacques) lacan, (gabriel) tarde
sens, sinn, prosdiorismes
entre, zwischen, aïda, bin (kimura) ou (kimura) bin
(michel) balat, (charles sander) peirce, interprétant(s), ton, trace,
scribe, fonction scribe, logique triadique
Entwurf
connivence
transfert

appels : « action de faire venir ou d'attirer en un lieu ». <http://www.cnrtl.fr/definition/>
Ici, c'est une invitation à plonger dans les prises de notes pour y puiser les articulations développées
autour de ces termes par Jean Oury dans les précédents séminaires de Sainte-Anne (2005-2010).
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/pages/reperes/prisnot/JO_prisnotot8.pdf

annonces

□ Ivry/seine (hôpital Charles Foix), 23 novembre, journée d'étude « Du conflit et de ses usages », organisée par l'association *Rembobine*
http://www.geriatrie.idf.vermeil.org/sgg_idf/congres/Programme%20diffusion%20mail%20JFP%202010.pdf

1

« Le mois dernier, on a pris comme excuse qu'il y avait pas d'essence, pas de trains... mais c'était vrai, hein ! ... c'est pas vrai... et y en a qui sont venus !... j'ai honte !... »

*Ce soir, tout le monde est là, mais c'est la sono qui flanche !
Jean Oury arpentera de haut en bas la travée droite de l'amphi au gré des
réclamations de l'auditoire.
Écoutez ! (2'11)
http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_101117/s1.m4a*

[Jean Clavreul]

Cf. séances 17 janvier 2007, avril 2008, novembre 2009

2

Deux livres de Jean Clavreul

Jean **Clavreul**, *La formation des psychanalystes*, Hermann, 2011
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+La+formation+des+psychanalystes&prodid=918>
Jean **Clavreul**, *La clinique*, Hermann, 2010
<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+La+Clinique&prodid=1018>

3

« Jean Clavreul a fait partie de l'École freudienne de Lacan... »

[Histoire : Efp, Gtpsi]

4

l'École freudienne de Paris

http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89cole_freudienne_de_Paris

« Il (*Lacan*) a créé en juin 1964, l'École freudienne... Il prenait le nom d'*école* pour que ce ne soit pas une *société*... avec tous les avatars et toutes les difficultés que ça créé sur le plan bureaucratique. Il pensait qu'une école c'était mieux. Ça s'est passé, je me souviens, en juin 1964 dans l'appartement de Perrier (*François*), près du Luxembourg. Et *alors*, c'est là qu'il a fait ce fameux discours des trois sections de l'École freudienne. [...] C'était un discours un peu grandiloquent. D'une façon un peu grandiloquente Lacan, sympathique tout de même, déclare : « Tout seul, je fonde ! »

Jacques **Lacan**, « Acte de fondation », 21 juin 1964
in *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 229-241

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020486477>
<http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan60.php>

« Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause psychanalytique – l'École Française de Psychanalyse, dont j'assurerai, pour les quatre ans à venir dont rien dans le présent ne m'interdit de répondre, personnellement la direction.

Ce titre dans mon intention représente l'organisme où doit s'accomplir un travail – qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité – qui ramène la praxis originale qu'il a instituée sous le nom de psychanalyse dans le devoir qui lui revient en notre monde – qui, par une critique assidue, y dénonce les déviations et les compromissions qui amortissent son progrès en dégradant son emploi.

Cet objectif de travail est indissoluble d'une formation à dispenser dans ce mouvement de reconquête. C'est dire qu'y sont habilités de plein droit ceux que moi-même j'ai formés, qu'y sont conviés tous ceux qui peuvent contribuer à mettre de cette formation le bien-fondé de l'épreuve.

Ceux qui viendront dans cette École s'engageront à remplir une tâche soumise à un contrôle interne et externe. Ils sont assurés en échange que rien ne sera épargné pour que tout ce qu'ils feront de valable, ait le retentissement qu'il mérite,

et à la place qui conviendra.

Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion et de l'issue à réserver au travail de chacun.

Après un certain temps de fonctionnement, les éléments d'un groupe se verront proposer de permuer dans un autre.

La charge de direction ne constituera pas une chefferie dont le service rendu se capitaliserait pour l'accès à un grade supérieur, et nul n'aura à se tenir pour rétrogradé de rentrer dans le rang d'un travail de base.

Pour la raison que toute entreprise personnelle remettra son auteur dans les conditions de critique et de contrôle où tout travail à poursuivre sera soumis dans l'École.

Ceci n'implique nullement une hiérarchie la tête en bas, mais une organisation circulaire dont le fonctionnement, facile à programmer, s'affermira à l'expérience.

Nous constituons trois sections dont j'assurerai la marche avec deux collaborateurs me secondant pour chacune.

1.– SECTION DE PSYCHANALYSE PURE, soit praxis et doctrine de la psychanalyse proprement dite, laquelle est et n'est rien d'autre – ce qui sera établi en son lieu – que la psychanalyse didactique.

Les problèmes urgents à poser sur toutes les issues de la didactique trouveront ici à se frayer la voie par une confrontation entretenue entre des personnes ayant l'expérience de la didactique et des candidats en formation. Sa raison d'être étant fondée sur ce qu'il n'y a pas à voiler : à savoir le besoin qui résulte des exigences professionnelles chaque fois qu'elles entraînent l'analysé en formation à prendre une responsabilité si peu que ce soit analytique.

C'est à l'intérieur de ce problème et comme un cas particulier que doit être situé celui de l'entrée en contrôle. Prélude à définir ce cas sur des critères qui soient autres que de l'impression de tous et du préjugé de chacun. Car on sait que c'est actuellement sa seule loi, quand la violation de la règle impliquée dans l'observance de ses formes est permanente.

Dès le départ et en tout cas un contrôle qualifié sera dans ce cadre assuré au praticien en formation dans notre École.

Seront proposés à l'étude ainsi instaurée les traits par où je romps moi-même avec les standards affirmés dans la pratique didactique, ainsi que les effets qu'on impute à mon enseignement sur le cours de mes analyses quand c'est le cas qu'au titre d'élèves mes analysés y assistent. On y inclura, s'il le faut, les seules impasses à retenir de ma position dans une telle École à savoir celles que l'induction même à

quoi vise mon enseignement, engendrerait dans son travail.

Ces études, dont la pointe est la mise en question de la routine établie seront colligées par le directoire de la section qui veillera aux voies les plus propices à soutenir les effets de leur sollicitation.

Trois sous-sections :

- Doctrine de la psychanalyse pure,
- Critique interne de sa praxis comme formation,
- Contrôle des psychanalystes en formation.

Je pose enfin en principe de doctrine que cette section, la première, comme aussi bien celle dont je dirai au titre 3 la destination, ne s'arrêtera pas en son recrutement à la qualification médicale, la psychanalyse pure n'étant pas en elle-même une technique thérapeutique.

2.– SECTION DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE, ce qui veut dire de thérapeutique et de clinique médicale.

Y seront admis des groupes médicaux, qu'ils soient ou non composés de sujets psychanalysés, pour peu qu'ils soient en mesure de contribuer à l'expérience psychanalytique ; par la critique de ses indications dans ses résultats, – par la mise à l'épreuve des termes catégoriques et des structures que j'y ai introduits comme soutenant le droit fil de la praxis freudienne, – ceci dans l'examen clinique, dans les définitions nosographiques, dans la position même des projets thérapeutiques.

Ici encore trois sous-sections :

- Doctrine de la cure et de ses variations,
- Casuistique,
- Information psychiatrique et prospection médicale.

Un directoire pour authentifier chaque travail comme de l'école, et tel que sa composition exclut tout conformisme préconçu.

3.– SECTION DE RECENSEMENT DU CHAMP FREUDIEN.

Elle assurera d'abord le compte rendu et la censure critique de tout ce qu'offrent en ce champ les publications qui s'y prétendent autorisées.

Elle entreprendra la mise au jour des principes dont la praxis analytique doit recevoir dans la science son statut. Statut qui, si particulier qu'il faille enfin le reconnaître, ne saurait être celui d'une expérience ineffable.

Elle appellera enfin à instruire notre expérience comme à la communiquer ce qui du structuralisme instauré dans certaines sciences peut éclairer celui dont j'ai démontré la fonction dans la nôtre, – en sens inverse ce que de notre subjectivation, ces mêmes sciences peuvent recevoir d'inspiration complémentaire.

À la limite, une praxis de la théorie est requise, sans laquelle l'ordre d'affinités que dessinent les sciences que nous appelons conjecturales, restera à la merci de cette dérive politique qui se hausse de l'illusion d'un conditionnement universel.

Donc encore trois sous-sections :

- Commentaire continu du mouvement psychanalytique,
 - Articulation aux sciences affines,
 - Éthique de la psychanalyse, qui est la praxis de sa théorie. [...]
- [...]

(Note adjointe)

[...]

5.- DE L'ENGAGEMENT DANS L'ÉCOLE.

On s'engage maintenant dans l'École par deux accès.

1. Le groupe constitué par choix mutuel selon l'acte de fondation et qui s'appellera un *cartel*, se présente à mon agrément avec le titre du travail que chacun entend y poursuivre.
2. Les individus qui veulent se faire connaître pour quelque projet que ce soit, trouveront le chemin utile auprès d'un membre du *Cardo* : les noms des premiers à en avoir accepté la charge sur ma demande, seront publiés avant le 20 juillet. Moi-même dirigerai vers l'un d'entre eux, qui m'en ferait la demande.»

5

Le Groupe de Travail sur la **Psychotérapie et Sociothérapie Institutionnelle**

« Il se trouvait que quelques temps après, vers la mi-juin, on se réunissait tout un groupe de psychiatres, dont Tosquelles, Hélène Chaigneau, Horace Torrubia, Roger Gentis, Philippe Koechlin, etc. C'est ce qu'on a appelé le GTPSI... »

Écoutez ! (2'27)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_101117/s1.m4a

Jean Ayme¹,

« Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle »

<http://revue-institutions.com/fiche-revue44.html>

<http://balat.fr/Jean-Ayme-Essai-sur-l-Histoire-de.html>

http://www.euro-psy.org/site/La_Borde.html

« Le GTPSI naît de la disparition du Groupe de Sèvres. Le 1^{er} mai 1960 se réunit à Saint-Alban un groupe restreint composé des médecins de Saint-Alban, **Roger Gentis, Yves Racine, Claude Poncin, François Tosquelles**, de **Jean Oury** avec

¹Jean Ayme est mort le 31 mars dernier.

des membres de l'équipe de La Borde, d'**Horace Torrubia**, et **Jean Colmin** et **Maurice Paillot**, anciens de Saint-Alban qui travaillaient depuis peu avec moi à Clermont-de-l'Oise. Il se donne le nom de **Groupe de Travail sur la Psychothérapie et Sociothérapie Institutionnelle** et se fixe pour objectif la réflexion et l'étude permettant une élaboration théorique avec des retombées dans le champ psychiatrique. Il concrétise un projet formé naguère par Jean Oury, Hélène Chaigneau et Philippe Koechlin de fonder le Parti Psychiatrique Français, projet qui n'eut pas de suite ne serait-ce que parce que le sigle évoquait un parti politique de sinistre mémoire. C'est dans cet esprit que sont élaborés des statuts dignes d'un organe de combat pour la relance de la Révolution psychiatrique, conduisant à une politique de recrutement fondé sur des critères rigoureux. Nous nous sommes livrés durant une demi-journée à ce qu'on a appelé "la séance des melons". En réalité cette inspiration "bolchevique" sera abandonnée dès la rencontre suivante où viendront nous rejoindre des collègues dont nous n'aurons tâté ni le fond ni la queue. Les statuts resteront ignorés et ne seront jamais déposés en application de la loi de 1901. Le GTPSI sera une "association de fait" aux termes de ladite loi et va fonctionner durant cinq ans dans une semi-clandestinité. Se joindront à nous dès le mois de décembre à Villers-Cotteret bien d'autres collègues, entre autres **Michel Baudry, Hélène Chaigneau, Ginette Michaud, Robert Millon, Jean-Claude Polak, Philippe Rappard, Henri Vermorel** ainsi que **Félix Guattari** et **Jacques Schotte** de Louvain.

Il y aura durant cinq ans douze réunions. Elles se dérouleront le plus souvent dans des auberges de campagne, trois jours durant. L'ambiance y est conviviale, la parole est libre, on se raconte nos rêves, la nourriture est bonne. (Félix nous reprochera parfois d'y sacrifier les nourritures spirituelles et la rigueur théorique.) Le GTPSI fonctionne à la fois comme un groupe d'analyse et d'élaboration théorique et didactique. Nous venons y chercher un ressourcement pour poursuivre un travail souvent éprouvant, un contrôle proche du contrôle analytique, où est interrogé ce que Oury, faisant un emprunt à Szondi, désigne comme le "désir opérotropisé". La règle est de "ne pas s'en laisser passer une", règle aussi difficile à appliquer à la lettre que l'association libre. Chacun est là comme représentant d'un collectif. Il soumet au groupe son équation personnelle dans la mesure où le praticien, comme dans la relation psychanalytique est lui-même un élément du système institutionnel.

C'est également la recherche d'une "cohérence théorique", comme le dit Tosquelles, la fabrication d'outils conceptuels pour guider notre pratique mais également pour tenter de dégager la problématique spécifique de la psychothérapie institutionnelle. Nous ne craignons pas à l'époque de déclarer que la psychanalyse n'est qu'un cas particulier de la psychothérapie institutionnelle.

[Le politique]

Oury nous mâchait du Lacan, ce qui parfois indisposait ceux qui n'avaient pas un accès hebdomadaire à la parole du maître et mettait en lumière la question du leadership. Sans mettre en péril la cohérence du groupe, on observera des réactions d'agacement entre "saint-albanistes" et "labordiens".

Pour donner une idée de ces lignes de recherche où nous faisons feu de tout concept, fût-ce à titre provisoire, voici quelques uns des thèmes abordés : "L'établissement comme ensemble signifiant". "L'argent à l'hôpital". "Fantasmatisation des réunions de thérapeutes par les malades". "Les échanges matériels et affectifs dans le travail" (thème d'une table ronde qui s'est tenue en annexe du congrès de Montpellier). "Fantasme et institution". "Phallus et institution". "L'Extra-analytique". "La Neutralité". "Le concept de production dans le collectif". "Psychothérapie et institution" (préparation de l'article de l'Encyclopédie qui sera signé de Ayme, Rappard et Torrubia). "Transfert et institution". "Notion de superstructure". Le thème traité à notre dernière rencontre fut "Surmoi et institution". »

En 1965 le GTPSI se dissout et donne naissance à la **Société de Psychothérapie Institutionnelle**.

6

« J'ai dit : c'est très bien ce que fait Lacan, mais qu'est-ce qui lui a pris dans la deuxième section d'appeler ça *psychanalyse appliquée*, ça ne va pas du tout ! C'était scandaleux. Alors on a discuté de ça. [...] et puis on a dit : on lui téléphone et on va le voir. Et on a été voir Lacan. Il était très content de notre visite. [...] On lui a dit : il faudrait que vous enleviez ce terme ridicule de *psychanalyse appliquée*, et, si vous êtes d'accord, tout le GTPSI entre dans la deuxième section. »

7

Infrastructure/superstructure

« Pourquoi j'avais dit : il faut reparler d'infrastructure, de superstructure... reprendre un peu tout ça... il y a un tas d'erreurs, d'interprétations... C'était pour... en même temps situer... qu'en est-il des rapports entre psychanalyse et psychiatrie ?... entre autre. Et la proposition qu'on avait faite (que tout le GTPSI vienne dans la II^e section), c'était un peu dans ce sens-là. »

Jean Oury, « "L'homme est pour l'homme l'existence de la nature et la nature est pour l'homme l'existence de l'homme" », in *Entre deux rives. Exil et transmission*, sous la direction de Patrick Chemla, éditions Érès, 2008, p. 159.

<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=2159>

« Il serait nécessaire d'articuler d'une façon plus générale "aliénation" et "chosification". Ceci nécessite une analyse permanente de l'aliénation. On est toujours en souffrance d'aliénation et de chosification, au sens de Marx. Il serait utile de toujours reprendre, minutieusement, l'élaboration du concept d'aliénation, afin d'éviter son écrasement par certains marxologues. Un des meilleurs lecteurs de Hegel, c'est Marx. Déjà très jeune, ça apparaît dans une lettre à son père, à l'âge de 19 ans ; mais surtout dans les *Manuscrits de 1844* (les "cahiers parisiens"). Dire ceci, c'est prendre position contre les commentateurs qui ont dévié, dégénéré la pensée de Marx. Mais il y avait un danger latent, dû à des traductions trop approximatives (par Marx lui-même!). Par exemple, en 1845, dans *L'idéologie allemande* le mot *Ueberbau*, qui a été traduit par "superstructure". "Bauen", c'est bâtir, édifier, construire... Bien sûr, cela peut sembler de peu d'importance. Mais si l'on en reste à superstructure, on est, du fait qu'on est tellement pris dans notre langue qu'on ne peut éviter un raisonnement en miroir induit par le mot, qui dit superstructure pense aussi "infrastructure". Il en résulte qu'on imagine rapidement que c'est l'infrastructure qui est la cause de tout ce qui se passe. On aboutit à des énoncés ridicules d'un simplisme décadent. En fin de compte, on fait régresser l'essai extrêmement subtil de Marx vers un matérialisme sordide : dis-moi le cours du pétrole et je t'expliquerai comment tu penses... »

Dans cette intervention, Jean Oury articule selon un ordre différent, plusieurs

éléments amorcés ce mercredi soir...

8

Rapports entre psychanalyse et LE politique (1)

« Ça compte beaucoup LE *politique*... [...] Je sais bien que ça n'a peut-être rien à voir avec la psychanalyse, mais pour moi c'est inséparable ! ... Pas LA politique, mais LE politique... et *Alors*... même dans la lignée aussi bien de Spinoza, que de Kierkegaard et C^{ie} ..., c'est une dimension très très importante... Et *Alors* là... il y a eu comme un flottement...

[Histoire : Efp, la « passe »]

9

La passe

« ...Bien sûr, j'ai fait partie de l'École freudienne... avec des groupes de travail... un tas de trucs... pendant très longtemps... Et c'est là-dessus que j'ai rencontré — à nouveau ! — Jean Clavreul.

Et parce qu'au bout d'un certain temps, Lacan qui sentait certainement quelques difficultés de structure dans l'ensemble des choses, avait inventé, vous êtes au courant... deux ...*choses* ... qui auraient pu être très intéressantes... c'était en octobre 1967... en particulier la création de ce qu'il a appelé les *cartels*. [...] Lacan avait, toujours en octobre 1967, également proposé une sorte de structure qu'il appelait *la passe*. »

Écoutez !

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_101117/s1.m4a

Cf. séances de 2008 (octobre, décembre) et 2010 (février, mai)

Jacques **Lacan**,

« Proposition du 9 octobre 1967 » (2^e version)
d'après *Scilicet* n° 1, 1^{er} trimestre 1968,
Champ Freudien, Seuil, Paris, pp. 14-30.
repris dans *Autres écrits*, p. 243-259.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020486477>

Version publiée dans *Ornicar* (« première version »)

<http://www.ecole-lacanianne.net/pastoutlacan60.php>

« Ainsi la fin de la psychanalyse garde en elle une naïveté, dont la question se pose si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste.

D'où pourrait donc être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, l'est encore, cette passe, à savoir en qui est présent à ce moment le désêtre où son psychanalyste garde l'essence de ce qui lui est passé comme un deuil, sachant par là, comme tout autre en fonction de didacticien, qu'à eux aussi ça leur passera.

Qui pourrait mieux que ce psychanalysant dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de la position dépressive ? Nous n'éversons là rien dont on se puisse donner les airs, si on n'y est pas.

C'est ce que je vous proposerai tout à l'heure comme l'office à confier pour la demande du devenir analyste de l'École à certains que nous y dénommerons : passeurs.

Ils auront chacun été choisi par un analyste de l'École, celui qui peut répondre de ce qu'ils sont en cette passe ou de ce qu'ils y soient revenus, bref encore liés au dénouement de leur expérience personnelle.

C'est à eux qu'un psychanalysant, pour se faire autoriser comme analyste de l'École, parlera de son analyse, et le témoignage qu'ils sauront accueillir du vif même de leur propre passé sera de ceux que ne recueille jamais aucun jury d'agrément, La décision d'un tel jury en serait donc éclairée, ces témoins bien entendu n'étant pas juges.

Inutile d'indiquer que cette proposition implique une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés.

Qu'il puisse sortir des libertés de la clôture d'une expérience, c'est ce qui tient à la nature de l'après-coup dans la signifiante.

De toute façon cette expérience ne peut pas être éludée. Ses résultats doivent être communiqués : à l'École d'abord pour critiques, et corrélativement mis à portée de ces sociétés qui, tout exclus qu'elles nous aient faits, n'en restent pas moins notre affaire.

Le jury fonctionnant ne peut donc s'abstenir d'un travail de doctrine, au-delà de son fonctionnement de sélecteur. » (p. 255-256)

Jean **Clavreul**,
L'homme qui marche sous la pluie.
Un psychanalyste avec Lacan,
Odile Jacob, 2007, p. 83-84.

<http://www.odilejacob.fr/0207/2389/homme-qui-marche-sous-la-pluie.html>

« ... Ce fut la "proposition d'octobre 1967". C'est ainsi que Lacan se décida à proposer un texte qui devait régir le fonctionnement de l'École freudienne.

Dans cette proposition, Lacan appelle "passe" ce passage qui fait qu'une personne, un analysant, décide de se poser lui-même en psychanalyste. Il apparaissait à Lacan que c'est à ce moment-là que les questions les plus radicales pouvaient se poser pour l'analyste, pour son désir et pour son destin dans la mouvance psychanalytique. Ce qu'il voulait saisir au départ, c'était : "comment les choses se passent lorsque quelqu'un se décide à prendre cette position intenable, incroyable qui est la position du psychanalyste". "Quelle mouche m'a piqué ?" disait Lacan.

Cette proposition a été un mouvement décisif de Lacan : "Puisque nous sommes incapables de dire ce qui fait que quelqu'un est psychanalyste, demandons-le à celui-là même qui demande à être reconnu comme psychanalyste." Puisque nous ne pouvons pas dire, du haut de notre savoir et de notre position hiérarchique, qui est psychanalyste et qui ne l'est pas, nous allons donc demander aux postulants ce qu'ils en pensaient, et quelle théorie pouvait être faite à ce sujet. Lacan rejoignait la tradition proprement freudienne, celle qui consiste à demander des lumières non au savoir déjà constitué, mais au savoir qui émerge ou qui peut émerger à la faveur des témoignages nouveaux. C'était un véritable renversement, le même que celui opéré par Freud lorsqu'il décidait, pour faire une théorie convenable de l'hystérie, de demander aux hystériques elles-mêmes de parler, de dire tout ce qu'elles avaient à dire, la façon dont elles comprenaient leur histoire, leur affaire. La proposition de Lacan était incontestablement cohérente avec la théorie psychanalytique depuis les origines inaugurée par Freud.

Ce que Lacan attendait de la passe, ce qu'il sollicitait, c'était la possibilité de faire apparaître ce que peut être un engagement personnel, subjectif dans une cure. Un engagement à inventer, dans chaque situation, pour chaque analysant une énonciation originale. »

Jean **Clavreul**,
La formation des psychanalystes, Hermann, 2010,
[http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?](http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+La+formation+des+psychanalystes&prodid=918)

<http://www.editions-hermann.fr/ficheproduit.php?lang=fr&menu=9&ref=Psychanalyse+La+formation+des+psychanalystes&prodid=918>

« **La passe à l'École freudienne** », p. 40-41.

« De fait, entre passeur et passant, ce qui est nouveau, c'est qu'il n'y a pas de hiérarchie, il n'y a pas de situation institutionnalisée, même pas et surtout pas celle qui existe dans la cure psychanalytique elle-même, où se trouve au moins désigné un sujet supposé savoir.

Voilà de quoi soulever bien des émois chez ceux qui se font par ailleurs les hérauts de la lutte anti-institutionnelle !

Le passeur a en effet pour fonction de déjouer autant que faire se peut les impasses dues à l'existence de tout corps constitué. Ce qui ne manquerait pas de se produire si c'était au Jury lui-même que le passant avait directement à faire.

Ce qui spécifie la relation passeur-passant c'est qu'aucun entre eux peut prétendre être, plus ou moins que l'autre, psychanalyste ; il ne peut se considérer comme étant déjà passé de l'autre côté puisqu'aucun préalable institutionnel n'est opposable à leur rencontre.

Ils sont donc confrontés dans leur rapport avec l'objet de la psychanalyse. Car c'est bien là qu'il y a un jugement d'existence à porter. Sur cet objet de la psychanalyse, pour qu'on puisse évaluer s'il fit effet sur le sujet en question, sur le psychanalyste, dont on a à juger après que lui-même (et ses pairs) aient estimé qu'il était sans doute psychanalyste, suffisamment du moins pour s'autoriser à exercer la psychanalyse.

Ceci nous renvoie à la formule de Lacan : "Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même". Cette formule nous rend à notre division subjective. Je ne dis pas qu'elle nous la donne, ni qu'elle nous l'inflige ; mais qu'elle nous la rend, là où les autorisations par un aîné, par un groupe ou par une institution la font oublier par l'instauration d'une hiérarchie. »

« **Des psychanalystes en grand nombre** », p. 17-18.

« Lacan ne se préoccupait pas de l'avenir du mouvement analytique, ni même de son enseignement. Il savait trop que cet avenir ne lui appartenait pas, mais à ceux qui lui survivraient. Il était seulement occupé du présent. Il n'était pas un militant de la "cause" psychanalytique, beaucoup moins que Freud assurément, et affirmait volontiers qu'il ne fallait pas chercher ce qu'il voulait dire, mais seulement ce qu'il disait.

Aussi n'y a-t-il pas lieu d'interpréter comme licence sa fameuse formule : "Le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même". C'était un simple constat de ce qui se pratique en fait et se joue des autorisations ou interdictions formulées par les

instances directrices des associations de psychanalystes. C'était aussi le constat, autrement plus important, de ce qu'un psychanalyste, quand il exerce, ne peut faire référence qu'à lui-même, c'est-à-dire à aucune instance institutionnelle qui l'aurait "autorisé", et pas même à son propre analyste ou à son contrôleur. Le psychanalyste est aussi seul que lui-même, Lacan, l'était dans sa "relation à la "cause psychanalytique". Ce qui n'a rien à voir avec une relation militante. En pratique, comme Lacan l'a dit par la suite, le psychanalyste s'autorise aussi "de quelques-uns". Ce qui complique singulièrement la question. »

[La dimension logique politique]

10

rappports entre psychanalyse et LE politique (2)

« C'est justement de re-poser le problèmes des relations entre *psychanalyse* – c'est une grande invention ! – et *LE politique*. [...] pas *LA politique*, mais la **dimension logique politique**. [...] ...difficile de rentrer dans le sujet...»

[Histoire :]

Tosquelles, POUM, Mira y Lopez, St Alban...

11

François Tosquelles

Jean **Oury**, *Les séminaires de La Borde. 1996-1997*,
Champ social éditions,
<http://www.champsocial.com/ouvrages/ouvrage.jsp?id=470>

séance du 14 septembre, 1996, p. 24-25.

« C'est Ajuriaguerra qui avait organisé ça avec Gusdorf. Tosquelles avait fait un discours, mais je n'ai rien compris, parce qu'il parlait "tosquellesien", c'était en

1947, il était en France depuis sept ans, et il ne faisait aucun effort pour corriger son accent. Toutes les trente secondes, pour certainement s'assurer d'un nouveau départ, il faisait "hum". Tout le monde se marrait. Et c'est des années plus tard que j'ai compris ce que ça voulait dire, "hum". C'était pour s'assurer qu'on comprenait ce qu'il disait. C'était en effet nécessaire ! Alors j'ai dit (j'étais encore plus fou que maintenant !) : "C'est honteux d'avoir parlé de la dialectique comme ça !" Il parlait de la dialectique au point de vue physiologique, entre le diencéphale, l'oreille, etc. D'ailleurs, par la suite, il a tout le temps dit : Qu'est-ce qu'institutionnaliser un hôpital ? C'est mettre en place un rein. Pendant des années, j'ai toléré ça. Et puis après, je me suis dit : mais c'est bien, c'est extraordinaire, la physiologie du rein, comment ça fonctionne, etc. Il comparait justement tout ce qui se passe dans un rein à ce qui était en question dans un système collectif. Très astucieux, à condition de savoir ce que c'est que le rein.

Je me disais : la dialectique, ce n'est pas des espèces de trucs comme ça, trop chosifiés, ce n'est pas les relations entre l'hypophyse et le diencéphale, l'hypothalamus et les cortico-surrénales et je ne sais pas trop quoi, tous ces organes-là, la dialectique, ce n'est pas des interrelations de systèmes à systèmes sur le plan organique. La dialectique, c'est à un niveau bien plus abstrait, bien plus de l'ordre du spirituel. Mais qu'est-ce que ça veut dire, "spirituel" ?

J'en étais resté là, longtemps, en disant que la dialectique nécessite une opération non pas préliminaire mais constante, du fait même qu'on est pris soi-même dans le mouvement général, avec les autres ou tout seul, et de faire de la dialectique, ça va modifier quelque chose de ce qu'on essaye de décrire. Ce que je reprochais à Tosquelles à cette époque, c'est qu'il faisait une dialectique un peu objectiviste. C'est-à-dire qu'il décrivait quelque chose, un système de relations complexes, mais sans mettre en question le sujet. Ce qui m'avait choqué le plus, je le sais maintenant, c'était que ça me semblait une dialectique d'extériorité, c'est-à-dire qu'il décrivait ce qui se passait. Or, la dialectique c'est justement, comme le dit Hegel, une contradiction *in subjecto*, c'est-à-dire dans le sujet lui-même, et que ce qui fait la différence avec n'importe quelle description (et ça, Lacan le dit très bien aussi), c'est qu'on est soi-même pris dans la description qu'on fait. On est auteur-acteur. Le fait même qu'on soit là, à répondre, qu'on fasse quelque chose à un niveau prétendument concret, on va modifier ce qu'on essaye de dire. Donc, on ne peut pas décrire les choses dans une pureté... on est dedans.

C'est cette première démarche que je faisais en février 1947 (ce n'est pas nouveau, mais j'ai un pli qui a été pris, je ne sais pas où j'ai pris ce pli, d'ailleurs !) qui consistait à dire : on ne peut pas se permettre de décrire quelque chose comme si on était "à l'extérieur", car il n'y a rien à décrire ! »

séance du 5 octobre, 1996, p. 43-44.

« Plus tard, il m'a dit : "Deux ans ici, ça vaut bien plus que vingt ans à Sainte-Anne !" Et il avait raison. Pourquoi m'a-t-il dit ça ? Quelles dimensions étaient mises en œuvre ? Quand je suis arrivé à Saint-Alban, le 3 septembre 1947, chez Tosquelles... [...]

À tout nouveau venu, on lui demandait de lire la thèse de Lacan. Je l'ai donc lue. Et Tosquelles : "Qu'est-ce que tu en penses ?" "Rien, il faut que je recommence !" Tosquelles m'avait dicté un très long synopsis sur les thèses phénoménologiques de la schizophrénie. Plus tard, on a traduit plusieurs chapitres du manuel de psychiatrie de Mira y Lopez, le maître de Tosquelles. Ce livre avait été édité en 1935. Il faut signaler qu'à Reus, ils avaient la thèse de Lacan dès 1933 et que, d'autre part, Freud était traduit en Espagne au fur et à mesure des parutions. Il me semble important d'évoquer cette période de Reus, de 1929 à 1936. En 1929, à 17 ans, Tosquelles travaille à Reus, à l'institut Pedro Mata². Mais il ne faut pas oublier tout ce qui se passait en Espagne et en Catalogne à cette époque-là : Franco, l'écrasement des anarchistes, etc. Et en juillet 1936, le début officiel de la "guerre d'Espagne". Il faudrait évoquer aussi Ajuriaguerra, d'origine basque. Bernanos, dans *Les grands cimetières sous la lune*, décrit cette atmosphère. Il est nécessaire de situer les rapports entre le POUM, le stalinisme, les anarchistes et la décision de "liquider" les membres du POUM par Moscou. Tosquelles allait être fusillé. Mais il connaissait le type qui allait tirer : "Alors, tu ne me reconnais pas ?" Il lie conversation. C'est à ça qu'il doit la vie. En 1939, ils sont tous condamnés à mort par Franco. Il fallait passer les Pyrénées en douce, etc. [...]

Ce sont ces expériences accumulées que Tosquelles apportait avec lui lorsqu'il arriva à Saint-Alban, en janvier 1940, après son séjour en camp de concentration français... »

A. Garcia Siso,

« El Dr. Francesc Tosquelles i Llauredó : Posición del autor dentro de la Psiquiatría catalana anterior a la Guerra Civil y la proyección de esta posición en su obra posterior

<http://documentacion.aen.es/pdf/revista-aen/1993/revista-46/05-el-dr-francesc-tosquelles-i-llauredo-posicion-del-autor-dentro-de-la-psiquiatria-catalana-anterior-a-la-guerra-civil.pdf>

²http://es.wikipedia.org/wiki/Pedro_Mata

12

Emilio Mira y Lopez

<http://www.miraylopez.com/>

**Emilio Mira y Lopez y su entorno
por el Dr. José M. Pigem Serra**

http://www.miraylopez.com/5_conferencias.pdf

Entretien en espagnol avec François Tosquelles (1992)³

<http://documentacion.aen.es/pdf/revista-aen/1993/revista-46/06-entrevista-al-dr-francisco-tosquelles-por-tangosto.pdf>

Sí, el Dr. E. Mira i López venía cada mes, dos o tres días, a Reus y a veces jugábamos al tenis, como jugábamos a hacer psiquiatría. Pero él tenía una ventaja muy superior a otros profesores, que como se puede ver en su libro, redactado precisamente en Reus y en el año 33 y 34, "Manual de Psiquiatría", no de su opinión, sino de la de los psiquiatras de su época y de épocas anteriores, de las diversas teorías que han labrado el campo de la psiquiatría. Esto no quiere decir que Mira no tuviese opiniones propias, que las tenía y no las escondía, pero las ponía a casi entre paréntesis, porque la labor del profesor es la de abrir la tienda, con toda clase de artículos y ponerlos a disposición de sus discípulos. Yo creo que no sólo fue él. Por ejemplo, los textos de Vallejo Nájera, también tenían esta cualidad de contar las opiniones de unos y otros, y de dar bibliografía, y de esta manera que el discípulo podía escoger como está en una tienda. Claro que había una diferencia de origen, Mira era bastardo, híbrido, nació en Cuba de un militar que me parece era valenciano, y de una mujer de Madrid, era de estatura pequeña... cuando vino a Barcelona, se hizo catalán y como sucede con otros catalanes de adopción se hizo más catalanista que los propios catalanes, y además socialista, que tampoco era frecuente. Tampoco era frecuente que se hablase de conductismo, y de otras cosas, de conación, y de psicoanálisis. Mira i López en su práctica y en sus teorías-prácticas, era partidario no de seguir al mismo tiempo varias teorías, sino de realizar la psiquiatría de extensión, es decir, no reducir la psiquiatría al trabajo estrictamente médico. Un psiquiatra - como se trata del hombre, y de los trajines del hombre - tiene que trabajar también en el medio educativo, con los maestros, en la escuela, y tiene que trabajar con los jueces, como la historia de la psiquiatría demuestra. **Pedro Mata** por ejemplo, era un médico forense, Mata..., no quiere decir que mata a alguien. Mata quiere decir, poner en un manojo, como la mata de pelo, es poner juntos pelos de varias direcciones en un manojo..., Pedro Manojó, si quieres. El hacer, la capacidad de

³Dictionnaire en ligne : http://www.lexilogos.com/espagnol_langue_dictionnaires.htm

manojear las cosas para hacer un ramo de flores, de flores diferentes, esto es lo que quiere decir mata. Y si hablando en castellano se habla con frecuencia de mata de pelo, es porque el pelo es un anejo de la piel, pero un anejo significativo; donde está el pelo está el gozo, la alegría. El pelo es un significante exterior, de la manera de gozar de cada uno, o digamos, es su evolución psicosexual. Me decía una compañera hace poco aquí en Reus, que su hijo, llegó a casa sucio, y le mandó lavarse, se lavó,... y gran sorpresa, tenía un bigote, se dio cuenta que tenía ya pelos en el bigote. Y ahora mismo estamos aquí con alguien, Labad, que también lleva una barba, significativa de su manera de gozar: "Donde está el pelo está la alegría".

*Sur Emilio Mira y Lopez
et la mise au point du test myokinétique mentionné par Jean Oury*

Emilio Mira y Lopez,
Étude sur la validité du test psychodiagnostique myokinétique (1949)
http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/psy_0003-5033_1949_hos_50_1_8474
<http://www.oodoc.com/74496-tests-expression-verbo-spatio-motrice-psychologie.php>

13

« En même temps, on était pris dans tout un système d'organisation de la vie quotidienne. Et c'est là qu'avait travaillé Torrubiá et Bonnafé qui était venu avant la mise en place du secteur. C'est là que tout avait commencé. On allait sur place voir les gens dans la montagne, c'étaient des histoires extraordinaires. Et puis, en même temps, une rigueur du point de vue de la pensée politique. »

14

« Tout ça pour dire ... [...] Il est évident qu'on ne peut pas traiter quelqu'un si on ne traite pas le milieu où l'on se trouve... [...] Il y avait déjà l'amorce des clubs à Pere Mata. [...] en même temps, une prise en charge collective, des groupes, etc... Un foisonnement de choses...

Alors,

on n'en prenait que des petits bouts ! Mais ça créait *Alors*, on peut dire, des arrières réflexifs. Et c'est de ça dont on parlait au GTPSI. Une reprise à plusieurs de ce qui était en question dans la pratique de tous les jours. »

[...]

15

« Il y a tout un côté comme ça qui est d'une dimension, pas seulement émotionnelle, mais qui met en question !... quelle est la place de la psychanalyse... et de la psychiatrie... et de la phénoménologie... et DU politique ? »

16

Fernando Vicente

« Dernièrement, il y a un copain qui est venu, un espagnol, Fernando Vicente, qui a beaucoup travaillé avec Tosquelles. C'est avec lui qu'on organisait des rencontres à Reus, après... [...]

Fernando Vicente, in Patrick Faugeras,
L'ombre portée de François Tosquelles,
éditions Érès, 2007, p. 278, 280-81.
<http://www.editions-eres.com/resultat.php?id=1957>

« Il m'a invité à venir à Reus avec lui, et j'ai continué à aller tous les ans à Reus. C'est là que j'ai rencontré Oury, d'ailleurs, la première fois qu'il est venu, et c'est à partir de là que je suis entré en contact avec tout ce monde. Cela m'a posé problème, à un moment donné, puisque j'étais toujours dans une grande ambiguïté quant à mon adhésion ou pas à un groupe psychanalytique. [...] Donc je ne me suis jamais éloigné de la psychothérapie institutionnelle, non pas tant du fait du mouvement que des gens que j'ai connus. Sans m'en rendre

[Le duende]

compte, je voyais toujours les mêmes gens, avec qui je parlais, et je me trouvais très bien ainsi, et ce n'est pas parce que je me disais : "il faut aller là", non, ça s'est fait "en marchant", comme disait Machado : "*Caminante, non hay camino, se hace camino al andar.*" Et, en marchant, on peut faire des rencontres, et c'est comme ça que j'ai rencontré Jacques Tosquellas, Antoine Viader, Pierre Delion, Michel Balat, Jean Ayme et évidemment Jean Oury, comme je l'ai déjà dit tout à l'heure, Horace Torrubia et mon ami Ramon Vilella, et... toi ! C'est grâce à notre rencontre que tu me fais dire des choses auxquelles je n'aurais pas pensé. Voilà les effets d'une rencontre : des petites surprises vis-à-vis de soi-même. [...]

Ce que je veux dire, c'est que, vu le personnage, il était assez rare qu'il ne pense pas devant qui que ce soit, mais c'est vrai que, parfois, il pouvait se réserver, estimant sans doute que ça ne valait pas la peine de réfléchir devant certains. Mais le fait de réfléchir devant moi, ça lui permettait de réfléchir. Mais que pouvait-il retirer de ce que je pouvais lui dire ? Je dis peut-être ça par rapport au personnage et au respect que je lui devais. Qu'apporte-t-on à l'autre qui est dans une autre histoire ? La réponse qui me vient sous forme d'association (parce qu'il y a un autre aspect à ta question) c'est que, quelques jours avant sa mort — il était déjà branché à tous les appareils — il n'y avait pas le moyen de l'arrêter ; il parlait, il parlait tout le temps, alors qu'il avait d'incroyables difficultés pour respirer. C'était au mois d'août, il est mort en septembre. J'allais en Espagne. Je lui ai dit : "Arrêtez de parler, vous allez vous fatiguer, arrêtez !" Et il m'a répondu : "Non, non, toi tu me permets de parler. La parole des autres, c'est comme une éponge, ça irrigue le cerveau et ça me maintient en vie." C'est une image qui me revient en mémoire et que suscite ta question. Le fait de pouvoir réfléchir devant quelques-uns, ça pouvait lui permettre d'avancer, mais pas directement, pas par ce que tu lui donnais, mais parce que tu lui donnais l'occasion de réfléchir. »

Je pense à :

« ...la mort de Prévert. Prévert, qui ne parlait absolument plus pendant ses derniers jours, la nuit, par contre, il parlait. La veille de sa mort, il s'est mis à dire son nom, "Jacques, Jacques..." ; Sa femme s'est approchée et lui a demandé : "Mais, Jacques, tu dis ton prénom" ; Il lui a dit : "Oui, je m'appelle, c'est pour me retenir, c'est pour ne pas partir..." »

Bertrand **Tavernier**, *Positif*, n°197, septembre 1977, p. 40.
<http://www.revue-positif.net/>

17

L'importance du *duende* dans le travail psychiatrique

« ... Fernando est venu, on a parlé pendant dix heures ! [...] ... de quoi on a parlé ? Je lui avais dit : "Quand tu viendras, il faudra parler de la chose essentielle... difficile à traduire...[...]" Quelle est la place du *duende* dans le travail psychiatrique ? [...]

Je voudrais vous lire un petit bout de Garcia Lorca... Il faudrait le lire en espagnol. C'est très difficile à traduire... le *duende*... »

Écoutez ! (4'46)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_101117/s3.m4a

Jean Oury lit la traduction publiée aux éditions Gallimard

Federico **Garcia Lorca**, « *Théorie et jeu du duende* », *Poésie III*, Gallimard, coll. « *Poésie* », 1966, 1996, p. 207, 224
http://www.gallimard.fr/Gallimard-cgi/Appli_catal/vers_detail.pl?numero_titre=010005663

Une autre traduction

Federico **Garcia Lorca**,
« *Jeu et théorie du duende* » (*Juego y teoria del duende*),
Federico Garcia Lorca, *Jeu et théorie du duende*, Allia, 2008,
<http://www.editions-allia.com/fr/livre/253/jeu-et-theorie-du-duende>

p. 13-14.

« Ainsi donc, le *duende* est dans ce que l'on peut et non dans ce que l'on fait, c'est une lutte et non une pensée. J'ai entendu un vieux maître guitariste dire : "Le *duende* n'est pas dans la gorge : "le *duende* remonte par-dedans, depuis la plante des pieds". Ce qui veut dire que ça n'est pas une question de faculté mais de véritable style vivant : c'est-à-dire, de sang ; de très vieille culture et, tout à la fois, de création en acte. [...]

p. 25-26, 63.

« Un jour, la chanteuse andalouse Pastora Pavon, *La niña de los Peines*, sombre génie hispanique, d'une capacité de fantaisie équivalente à celles de Goya ou de Rafael *el Gallo*, chantait dans un petit cabaret de Cadix. Elle jouait de sa voix

d'ombre, de sa voix d'étain en fusion, de sa voix couverte de mousse des bois, et elle l'emmêlait dans sa chevelure ou elle la trempait dans du vin de manzanilla ou elle la perdait dans des labyrinthes obscurs et très lointains. Mais rien ne se passait ; pas le moindre effet. Le public ne réagissait pas.

“Il y avait là Ignacio Espeleta, beau comme une tortue romaine, à qui l'on a demandé une fois : Comment se fait-il que tu ne travailles pas ?” ; et lui, avec un sourire digne d'Arganthonios, avait répondu : “Comment voulez-vous que je travaille, alors que je suis de Cadix ?”

Il y avait aussi Elvira la Caliente, putain aristocrate de Séville, descendante directe de Soledad Vargas, qui en 30 n'avait pas voulu se marier avec un Rothschild parce qu'il n'était pas à la hauteur de son sang. Il y avait les Florida, que les gens croient bouchers, mais qui en réalité sont des prêtres millénaires qui continuent de sacrifier des taureaux à Géryon, et dans un coin, il y avait l'imposant éleveur Don Pablo Murube, avec son air de masque crétois. Pastora Pavon avait fini de chanter au milieu du silence. Alors un petit homme seul, et plein de sarcasme, un de ces petits bonshommes qui sortent tout à coup en dansant des bouteilles d'eau-de-vie, a dit tout bas : “Vive Paris !”, comme pour dire “Nous, on n'est pas là pour du savoir-faire, de la technique, ou de l'habileté. On veut autre chose.”

Alors, *La niña de los Peines* s'est levée comme une folle, pliée en deux comme une pleureuse médiévale, et elle a avalé d'un trait un grand verre d'anis de Cazalla, brûlant comme le feu, et là elle s'est rassise pour chanter sans voix, sans souffle, sans nuances, la gorge en flammes, mais... avec *duende*. Elle avait réussi à tuer tout l'échafaudage de la chanson pour laisser place à un *duende* furieux et dévastateur, ami des vents chargés de sable, qui poussait les gens de l'auditoire à déchirer leurs habits, presque selon le rythme des Noirs antillais de rite lucumi, quand ils se les arrachent pelotonnés devant une statue de Sainte Barbe.

[...]

Mesdames et Messieurs, j'ai dressé trois arches, et d'une main maladroite, j'y ai placé la muse, l'ange, et le *duende*.

La muse se tient tranquille ; elle peut avoir une tunique à petits plis ou les yeux de vaches qui vous regardent à Pompéi, ou le grand nez à quatre côtés que lui a peint son cher ami Picasso. L'ange peut agiter des cheveux d'Antonello de Messine, une tunique de Lippi et un violon de Massolino ou de Rousseau.

Et le *duende*... Où est le *duende* ? À travers l'arche vide, passe un vent de l'esprit qui souffle avec insistance sur la tête des morts, à la recherche de nouveaux

⁴La lecture de Jean Oury débute ici.

paysages et d'accents ignorés ; un vent qui sent la salive d'enfants, l'herbe écrasée et le voile de méduse, qui annonce le baptême permanent des choses fraîchement créées. »

Line **Amselem**, «Traduire le duende»,
in **Federico Garcia Lorca, *Jeu et théorie du duende*, Allia, 2008, p. 7.**

<http://www.editions-allia.com/fr/livre/253/jeu-et-theorie-du-duende>

« En 1933 et 1934, Federico Garcia Lorca prononce sa conférence *Jeu et théorie du duende* à Buenos Aires et à Montevideo. Il annonce “une simple leçon sur l'esprit caché de la douloureuse Espagne”. Tenter de dire l'essence de son pays est une entreprise ambitieuse. Ce je-ne-sais-quoi qui fait l'Espagne — ou plutôt l'Andalousie — c'est le *duende*. Mais qu'est-ce que le *duende* ? Selon les dictionnaires un esprit follet qui viendrait troubler certaines maisons (son étymologie “dueño de la casa” signifie “maître de la maison”. On le représente dans les contes populaires sous les traits d'un enfant ou d'un vieillard. On appelle aussi *duende* un chardon très sec et épineux d'Andalousie et enfin, le charme mystérieux et ineffable du flamenco. Dans toutes ses acceptions, le *duende* est insaisissable, Lorca ne le définit jamais et l'on ne peut pas le traduire. Pour le montrer, le poète échafaude une théorie générale de l'art qui distingue trois types de moteurs pour la création : l'ange, la muse et le *duende*, qui passe par le sang et le corps. Lorca s'appuie sur de multiples exemples : Bach, Thérèse d'Avila, Giotto, les chanteurs et les danseurs gitans. Tous nous deviennent familiers, sans nul besoin d'érudition, par la voix du poète. Car la conférence elle-même est une démonstration de *duende*. Les journalistes qui témoignent de sa prestation ne s'y trompent pas, ils évoquent son accent marin, son corps de boxeur, car ils savent à leur tour ce qu'est le *duende*, mais ne l'expliquent pas. »

Ignacio **Garate-Martinez**, *Le duende. Jouer sa vie*,
éditions Encre marine, 2005, p. 17-34.

<http://www.encre-marine.com/livre/?GCOI=29094100226910>

« LE MOT

En l'an 1062, en Espagne, l'usage vulgaire du latin DOMINUS produisait une contraction DOMNUS qui, au fil des ans allait passer du DOM au DUEN et de celui-ci à DUENDE. Ce terme “DUEN” — et plus tard “duende” — venait toujours de pair avec l'expression “*de la casa* [de la maison]” et signifiait tout simplement “DUENO”, c'est-à-dire MAÎTRE, SEIGNEUR. Ce *seigneur de ma demeure*, qui est *plus maître que moi*, me parle d'une vérité que la réalité *calomnie* par le biais du vraisemblable : c'est-à-dire de la *raison*. (p. 19)

[...]

Le duende devient le maître du corps en Espagne, mais pas comme un diable possesseur, partenaire de l'exorciste qui peupla la renaissance espagnole et fit mille grâces à l'Inquisition, non, c'est bien autre chose : le duende dort tapi en sa demeure, il est comme mort, là où siègent les viscères, ivre de sang, intoxiqué d'arômes et d'humeurs, vivant la vie du dedans, comme un déchet. Soudain, quelque chose le touche, quelqu'un qui tente de parler ne peut le faire et, sans rien dire, s'en va chercher les mots du corps, mais gare à son éveil, il peut détruire ; si le déchirement n'est pas mortel, il sera le facteur véritable de tout ce qui, d'humain, dans l'agonie d'un désir, fait vérité, et dans un jaillissement fugace, produit cet art différent, hors technique académique, c'est-à-dire bien au-delà de la muse et de l'ange, et qui est en rapport étroit avec les marécages de la mort.

Ce *sujet de l'impossible à dire*, est, le plus souvent, sous le coup d'un *veto*, d'un *embargo* de la conscience, barré au profit des enchaînements, tantôt savants, tantôt gracieux, parfois aveugles, qui illustrent les avatars des savoirs et des arts académiques. (p.20)
[...]

LA LOI

[...], l'Espagne a bien du mal à intégrer la fonction structurante du *magistère interne de la loi* — que nous nommons dans notre argot “rapport à la castration” —, en cela bien aidée, sans doute, par les dictatures nombreuses et les “caciques”, mais principalement par la persistance opiniâtre de ce *duende malin* qui permet au sujet de toucher à une jouissance, *atopique* et, souvent, *apolitique*, qui rend moins oppressante et plus lointaine la contrainte extérieure de la loi et permet de la tourner en dérision⁵. En effet, l'intégration de la loi, l'acceptation libératrice de son magistère interne, conduisent à dire dans une quête du bien dire : c'est donc dans le verbe que le sujet s'épuise — ce verbal que nous nommons “le symbolique”. L'Espagne *endolorie* de Lorca, ou celle, *agonique*, d'Unamuno, l'Espagne, en somme, *invertébrée*, sous la peau du taureau, s'adonne avec délectation à une convocation subjective d'un tiers, qui conduit — au-delà du verbal, au-delà du symbolique — à une évasion réelle qui n'est pas ineffable, ou non verbale, ou pré-verbale, mais qui, à être structurée comme un langage, à être prononcée ou

⁵En effet, il ne faut pas oublier que le roi de Castille condamna tout d'abord les gitans à l'exil ou aux galères, et sous la pression des commerçants andalous, les ramena en terre d'Espagne pour les réduire en esclavage, dans les mines de mercure, où ils furent quasiment exterminés. Cette loi sans limite, souveraine, loi de *privation* totale, n'a eu d'entame que dans la fuite que permet le *duende* lorsqu'il est convoqué dans un cri d'agonie, aux sons noirs, et qu'on appelle aujourd'hui *flamenco*.

esquissée par l'entremise du corps, est du verbal à la seconde puissance⁶ : un art. (p. 21-22)
[...]

LA PERVERSION

Parce qu'il ne fait pas frontière avec le peuple — comme le fait l'art académique — l'art ou le dit qui sort victorieux de la lutte mortelle avec le duende, n'a pas besoin d'être *perversi*, pour fuir la tyrannie du pouvoir de la langue, il le subvertit, au contraire, par son absence même de lieu, c'est-à-dire, parce qu'il ne se prête pas à l'emprise et encore moins à la maîtrise, et qu'il se libère de la Loi parce qu'il se contente de la lire avec son propre accent et sans devenir son vassal ou sujet. Il est un savoir qui échappe à la raison et qui fournit, pourtant, des certitudes :

— Et qu'est-ce que cela veut dire : “que le duende paraisse” ?
— Lorsque tu sens que plus rien ne peut être plus important, en cet instant, que d'être-là⁷ (p.23)

INVOQUER/CONVOQUER

Si le *sujet de la vérité* peut être convoqué, sous certaines conditions, du lieu même de la souffrance, pour transcender celle-ci par le biais de l'art populaire, nous comprendrons que le duende participe, en même temps du *sujet de l'impossible*, réel de la vérité qui demeure insaisissable, et de l'impossible du sujet, en ce qu'il a d'*atopique*, hors toute inscription symbolique, dans ce semblant ferme que nous nommons réalité et dont la littérature fuit la tyrannie. (p.23)
[...]

LE DIRE

[...]
Le sujet de l'impossible qu'est le duende a sans doute entravé la psychanalyse en Espagne et l'expérience qu'elle soutient de l'impossible du sujet dans le langage. La création, l'invention de chemins autres (qui ne bercent pas d'amour les

⁶Jacques Lacan, *L'insu que sait de l'une bévue s'aile à mourre* (1976-1977), séminaire du 18 janvier 1977, in *Ornicar ?*, n° 15, p. 9. J'avais déjà emprunté cette expression, pour tenter de faire témoignage sur le passage à l'analyste, dans : *La fonction symbolique des pairs dans la formation de l'analyste*, in *Devenir psychanalyste, les formations de l'Inconscient* (collectif), collection L'Espace Analytique, dirigée par Maud Mannoni, éditions Denoël, Paris, 1996.

⁷Dans Cristina Santamarina y José-Miguel Marinas ; *el cuerpo secreto del flamenco, lo cantado y lo cantado*, Fundacion andalluza del flamenco (inédit), p. 49.

certitudes), le risque pris de dire et à voix haute, à verbe haut qui meurt et se déchire, le *semblant* de vérité qui se dégage dans l'interprétation artistique (avec sa part de vérité entre les lignes, qui comme des bruits ou des gestes, font, de la ronde du sens, spectacle), tout le rapport de la langue espagnole à ce qui reste inarticulé dans l'art : sa tentative de dire sur l'impossible parcours un chemin parallèle à celui de la psychanalyse et produit des effets de sens qui fournissent quelques pistes lorsque le clinicien, malade de ses propres limites, hagard et las à force d'encourir la castration, abandonne le champ de la parole et réduit l'interprétation à la scansion... (p. 27)
[...]

L'ENTRE-DEUX DIRES (p. 27)

[...]

EN PSYCHANALYSE

Il n'y a pas, cela est certain, de *figures* du duende : on l'imagine, certes, mais c'est faux.

L'interprétation est un agir, le dire un acte.

Pourtant, imaginer est notre tâche, commune, spécifique, inévitable : il n'est pas possible de dire, de crier, de s'agiter dans le désordre du geste ou de trembler au bord du défaillir, sans que les mots fléchissent, réfléchissent, nous renvoient des images, fassent *semblant* : autrement il y aurait équivalence exacte entre l'art et la vérité.

En psychanalyse le duende est un style (p. 31-32)»

[*Juego y teoría del Duende*]

(1933)

En *castellano*

http://www.literaterra.com/federico_garcia_lorca/la_teoría_del_duende/
<http://homepage.mac.com/eeskenazi/duende.htm>
<http://usuaris.tinet.cat/picl/libros/glorca/gl001202.htm>

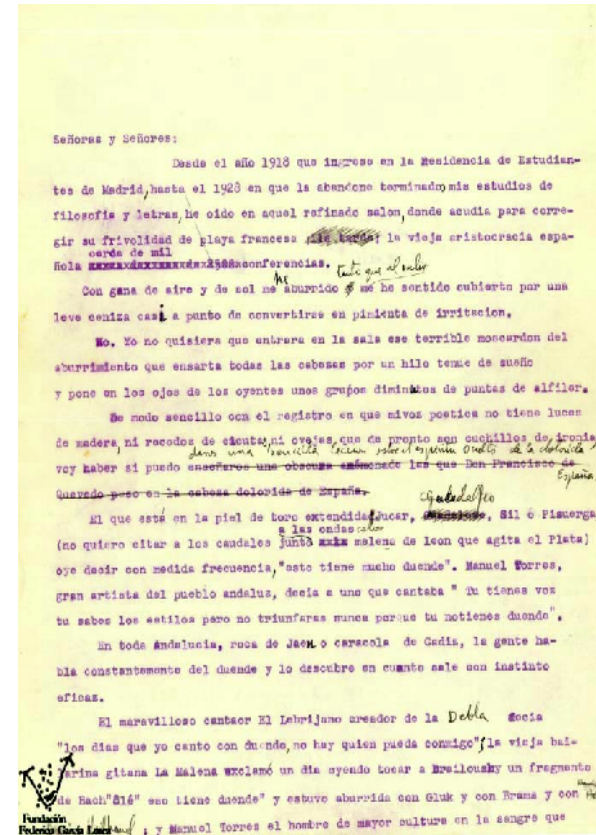
Le *tapuscrit*

http://www.edaddeplata.org/buscador/busqueda/view.jsp?dockey=HIS_AVC20000020596@fondo

D'autres sites à propos de Garcia Lorca

<http://www.huertadesanvicente.com/portada.php?id=0>

http://bib.cervantesvirtual.com/bib_autor/garcialorca/



Camaron de la Isla, cantaor habité par le *duende*

(cf. J. Rouzel)

Écoutez !

<http://www.psychasoc.com/Musique/Nana-del-caballero-grande>

Quelques textes faisant appel, de manières différentes, au *duende*, certains faisant référence à J. Oury.

Philippe **Garnier**, « **Le regard et la voix dans le flamenco** » (1993)
<http://refractions.plusloin.org/spip.php?article15>

Joseph **Rouzel**, « **L'éthique dans les pratiques sociales** » (2004)
+ autres textes

<http://www.psychasoc.com/Textes/L-ethique-dans-les-pratiques-sociales>

<http://educationspecialisee.hautefort.com/archive/2010/09/20/l-ethique-dans-les-pratiques-sociales.html>

<http://www.psychasoc.com/Textes/Intervention-de-Joseph-ROUZEL-a-la-librairie-PAIDOS-de-Marseille-le-22-mai-2001-conference-debat-anime-par-Serge-JAMGOTCHIAN>

<http://www.psychasoc.com/Textes/La-prise-de-responsabilite>

<http://www.psychasoc.com/Textes/Ce-qui-est-operant-dans-la-cure>

<http://www.psychasoc.com/Textes/2eme-Congres-Travail-Social-et-Psychanalyse>

<http://www.psychasoc.com/Textes/Les-fruits-interdits-de-l-arbre-de-la-connaissance-du-bien-et-du-mal>

David gé **Bartoli**, Sophie **Gosselin**, « **La souveraineté du dehors** » (2009)

http://www.crealab.info/infraphysic/doku.php?id=la_souverainete_du_dehors

Philippe **Jubin**, Bernard **Claux**,
« **Travail de l'institutionnel dans un collège** » (2008)

<http://www.ceepi.org/administration/plan.php?id=0357>

[*duende/semblant*]

18

« Je voulais faire le rapprochement entre le *duende* – qu'il faudrait détailler davantage – et puis ce que Lacan a développé... essayé !... en particulier au retour de son voyage au Japon en '71. Il m'avait envoyé une petite carte de Kyoto, en disant : "Je rapporte quelque chose d'important !". C'était le *semblant*.

Le problème du semblant, il faudrait pouvoir en parler longtemps... C'est la suite ... d'une série de séminaires qu'il

avait fait deux ans auparavant et qu'il avait appelée *L'envers de la psychanalyse*, ... et surtout la mise en place de ce qu'il avait appelé *Les quatre discours*.

Je disais à Fernando qu'il y aurait une corrélation à faire entre le *semblant* et le *duende*. »



[*Le semblant*]⁸

Cf. L'ensemble des prises de notes 2000-2005

+
bribes de septembre 2010

⁸La photo ci-dessus est de Vittore Fossati
<http://digilib.netribe.it/bdr01/FedoraViewer.jsp?pidObject=Ghirri-12-Viaggio-Italia:1&pidCollection=Ghirri-12-Viaggio-Italia:1&page=37>
<http://dau049.poliba.it/mop/Fossati/Fossatitmb.htm>
<http://www.youtube.com/watch?v=4ULga6H6x7o>
<http://www.youtube.com/watch?v=Y5yBJVvgbks>

Je poursuis la marche à la recherche du semblant, par ces fragments⁹ :

**Jacques Lacan, Les psychoses (1955-56),
Séminaire III, 4 juillet 1956,
Seuil, 1981, p. 356-358.**

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020060264>

Ici, une autre version publiée sur le net

<http://staferla.free.fr>

« Un anneau, ce n'est pas un objet qui se rencontre dans la nature [...]

L'élucubration, dans cette occasion de M. JONES, est justement destinée à nous montrer combien nous signifions peut-être quelque chose, là, dans cette occasion, de primitif : que si justement l'anneau peut, en l'occasion être engagé dans un rêve, voire un rêve aboutissant à une action sexuelle... que plus humoristiquement, la traduction gauloise nous donne... c'est précisément en tant que l'anneau existe déjà, comme signifiant, et très précisément avec ou sans les connotations.

Si ce sont les connotations culturelles qui effraient M. JONES, c'est bien là qu'il a tort, c'est qu'il ne s'imagine pas qu'un anneau c'est justement quelque chose par quoi l'homme, dans toute sa présence au monde, est capable de cristalliser bien autre chose encore que le mariage.

L'anneau est primordial par rapport, par exemple, à toutes sortes d'éléments, l'élément — ce que nous appelons comme éléments, en effet, le cercle indéfini, l'éternel retour, une certaine constance dans la répétition. L'anneau est loin d'être ce qu'en fin de compte M. JONES a l'air de croire, à la façon des personnes qui croient que pour faire des macarons, on prend un trou et qu'on met de la farine autour.

Un anneau n'est pas un trou avec quelque chose autour, un anneau a avant tout une valeur signifiante, et c'est bien de cela qu'il s'agit.

Nous n'avons pas besoin même, de faire entrer un terme comme celui-là au premier plan comme exemple.

Ce à quoi ce discours tend, c'est quelque chose qui vient en fin de compte à la parole, et par cette voie. C'est que rien n'expliquera jamais dans l'expérience, qu'un homme entend, ce qui s'appelle entendre quelque chose à la formulation la

⁹Pour cela, j'ai puisé de l'aide dans deux textes :

L'article sur le semblant, dans *L'apport freudien*

<http://www.liberation.fr/livres/0109249674-agence-kaufmann-philosophe-et-journaliste-pierre-kaufmann-a-pose-les-fondements-de-l-anthropologie-psychanalytique-reedition-de-l-apport-freudien-pierre-kaufmann-sous-la-direction-de-l-apport-freudien>

les « notes sur le semblant » (2008), sur le site de l'A.L.I

http://www.freud-lacan.com/articles/article.php?url_article=vnusinovici150708

plus simple, quelle qu'elle soit pour qu'elle s'inscrive dans le langage, et qu'elle se réduise à la forme de la parole la plus élémentaire de la fonction du langage, au "c'est cela", en tant que pour un homme cette formule a un sens explicatif.

Il a vu quelque chose, n'importe quoi, quelque chose qui est là. "c'est cela" quelle que soit la chose. Ce "c'est cela" est déjà quelque chose qui se situe, en présence de quoi il est, qu'il s'agisse du plus singulier, du plus bizarre, du plus ambigu. "C'est cela maintenant" ceci repose quelque part ailleurs que là où c'était auparavant, c'est-à-dire nulle part. Maintenant il sait ce que c'est.

Je voudrais un instant prendre en main le tissu le plus inconsistant, exprès, le plus mince de ce qui peut se présenter à l'homme, et pour cela nous avons un domaine où nous n'avons qu'à aller le chercher, parce qu'il est exemplaire, c'est celui du météore, quel qu'il soit.

Par définition, le météore est justement "cela", c'est réel, et en même temps, c'est quoi ? C'est illusoire. Ce serait tout à fait erroné de dire que c'est imaginaire. L'arc en ciel, "c'est cela". Quand vous dites que l'arc en ciel "c'est cela", quand vous dites "c'est ça" eh bien, après ça vous cherchez.

On s'est cassé la tête pendant un certain temps, jusqu'à M. DESCARTES qui a complètement réduit la petite affaire : on a dit que c'était une région qui s'irise, là, quelque part, dans des menues petites gouttes d'eau qui sont en suspension, qu'on appelle un nuage.

Bon ! Et après ?

Après, il reste ce que vous avez dit, le rayon d'un côté, et puis les gouttes plus ou moins condensées de l'autre. "C'est cela", ce n'était qu'apparence.

Remarquez que l'affaire n'est absolument pas réglée parce que le rayon de lumière est, comme vous le savez, onde ou corpuscule, et cette petite goutte d'eau est tout de même une curieuse chose, puisqu'en fin de compte cela n'est pas vraiment la forme gazeuse, c'est la condensation, c'est la retombée à un état qui est précisément l'état liquide, mais qui est retombée suspendue, entre les deux, elle est parvenue à l'état de nappe expansive qu'est l'eau.

Quand nous disons donc "c'est cela", nous impliquons quelque chose qui n'est que cela, ou "ce n'est pas cela", à savoir l'apparence à laquelle nous nous sommes arrêtés.

Mais ceci nous prouve que tout ce qui est sorti dans la suite, à savoir le "ce n'est que cela", ou le "ce n'est pas cela" était déjà impliqué dans le "c'est cela" de l'origine.

Autrement dit, ce phénomène véritablement est sans espèce d'intérêt imaginaire, précisément, vous n'avez jamais vu un animal faire attention à un arc-en-ciel, et à la vérité l'homme ne fait pas attention à un nombre incroyable de manifestation tout à fait voisines. Des manifestations d'irisations diverses sont excessivement répandues dans la nature et, mis à part des dons d'observation ou une recherche spéciale, personne ne s'y arrête.

Si l'arc-en-ciel est quelque chose qui existe, c'est précisément dans cette relation à ce "c'est cela", qui fait que nous l'avons nommé l'arc-en-ciel, et que quand on parle à quelqu'un qui ne l'a pas encore vu, il y a un moment où on lui dit : "l'arc-en-ciel, c'est cela".

Or que l'arc-en-ciel soit cela avec tout ce que "c'est cela" suppose, à savoir l'implication qui, justement, nous allons nous y engager jusqu'à ce que nous en perdions le souffle : de savoir qu'est-ce qu'il y a de caché derrière l'arc-en-ciel, à savoir quelle est la cause de l'arc-en-ciel, en quoi nous allons pouvoir réduire l'arc-en-ciel.

Remarquez bien que justement le caractère de l'arc-en-ciel et du météore depuis l'origine... et tout le monde le sait, puisque c'est précisément pour ça qu'on l'appelle météore...c'est que très précisément, il n'y a rien de caché derrière.

Il est justement tout entier dans cette apparence, et que néanmoins ce qui le fait subsister pour nous, au point que nous puissions nous poser sur lui des questions, tient uniquement dans le "c'est cela" de l'origine, dans la nomination comme telle de l'arc-en-ciel. Il n'y a rien d'autre que ce nom.

Autrement dit, si vous voulez aller plus loin, cet arc-en-ciel, il ne parle pas, mais on pourrait parler à sa place. Jamais personne ne lui parle, c'est très frappant. On interpelle l'aurore, et toute espèce d'autres choses. L'arc-en-ciel, il lui reste ce privilège, avec un certain nombre d'autres manifestations de cette espèce, de faire qu'on ne lui parle pas. I

Il y a sans doute des raisons pour cela. Il est justement tout spécialement inconsistant, et c'est bien pour cela qu'il est choisi d'ailleurs. Mais mettons qu'on lui parle à cet arc-en-ciel : il est tout à fait clair que puisqu'on lui parle, on peut même le faire parler. On peut lui faire parler à qui on veut, si c'est le lac qui lui parle.

Si l'arc-en-ciel n'a pas de nom, ou si l'arc-en-ciel ne veut rien entendre de son nom, qu'il ne sait pas qu'il s'appelle "arc-en-ciel", ce lac n'a d'autres ressources que de lui montrer les mille petits mirages de l'éclat du soleil sur ses vagues et les traînées de buée qui s'élèvent, il essaiera de rejoindre l'arc-en-ciel, mais il ne le rejoindra pas, jamais pour une simple raison, c'est que, autant les petits morceaux de soleil qui dansent à la surface du lac, de la buée qui s'en échappe, n'ont rien à faire avec

la production de l'arc-en-ciel :

L'arc-en-ciel commence très exactement : à une certaine hauteur d'inclinaison du soleil, à une certaine densité des gouttelettes en cause, à quelque chose qui est relation, indice et rapport, à quelque chose qui comme tel, dans une réalité en tant que réalité qui est pleine, et absolument insaisissable, il n'y a aucune raison de rechercher ni cette inclinaison favorable du soleil, ni aucun des indices qui déterminent le phénomène de l'arc-en-ciel tant que le phénomène n'est pas en tant que tel nommé. »

Jacques **Lacan**, *Encore (1972-73), Séminaire XX, 9 janvier 1973, Seuil, 1975, coll. Essais, p. 37-38.*

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020385770>

Ici, dans une version disponible sur le net

<http://staferla.free.fr>

« Je vais entrer tout doucement dans ce que je vous ai réservé pour aujourd'hui, qui est à *mes risques*, qui comme vous allez le voir... ou peut-être en pas le voir — qui sait ? — en tout cas, moi, avant de commencer, il me paraît *casse-gueule*.

Je dois mettre un titre, comme ça : ce que je vais vous dire va être centré... puisqu'en somme il s'agit encore de quelque chose qui est le *discours analytique*.

Il s'agit de la façon dont, dans ce discours, nous avons à situer la fonction de l'écrivit. [...]

Bien entendu que la lettre ça "se lit". Ça semble même être fait dans le prolongement du mot : ce "lit" et "littéralement". Mais justement ce n'est peut-être pas du tout la même chose de "lire une lettre" ou bien de "lire". Pour introduire ça d'une façon qui fasse image, je ne veux pas partir tout de suite du discours analytique. Il est bien évident pourtant que, dans le discours analytique, il ne s'agit que de ça, de ce qui "se lit", de ce qui "se lit" au-delà, de ce que vous avez incité le sujet à dire, qui est... comme je l'ai souligné je pense, au passage, la dernière fois ... qui n'est pas tellement de tout dire, que de dire n'importe quoi, et j'ai poussé la chose plus loin : ne pas hésiter — car c'est la règle — ne pas hésiter à dire... ce dont j'ai introduit cette année la dit-mension comme étant essentielle au discours analytique ... à dire des bêtises. »

Jacques **Lacan**, *D'un discours qui ne serait pas du semblant (1971), Séminaire XVIII, 12 mai 1971 (« Leçon sur Lituratterre »), Seuil, 2006, p. 119-122.*

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020902199>

<http://staferla.free.fr>

« Je reviens d'un voyage que j'attendais de faire au Japon, de ce que d'un premier voyage, j'avais éprouvé de littoral. [...]

Je ne noterai qu'un moment de ce voyage, celui qu'il se trouve que j'ai recueilli d'une route nouvelle, qu'il s'est trouvé que j'ai prise simplement de ceci que, la première fois que j'y suis allé, elle était simplement interdite. Il faut que j'avoue que ce ne fut pas à l'aller, le long du cercle arctique, qui trace cette route pour l'avion, que je fis lecture de quoi ? De ce que je voyais de la plaine sibérienne. [...]

La seule condition décisive est ici la condition de littoral, justement, qui pour moi, parce que je suis un peu dur de la feuille, n'a joué qu'au retour, d'être littéralement ce que le Japon, de sa lettre, m'ait sans doute fait ce petit peu trop de chatouillement, qui est juste ce qu'il faut pour que je le ressente. [...]

Il a fallu sans doute pour ça que ce petit peu trop qu'il me fallait de ce qu'on appelle l'art représente quelque chose. Ça tient dans le fait de ce que la peinture japonaise y démontre de son mariage à la lettre, et très précisément sous la forme de la calligraphie. [...]

Voilà, c'est comme ça qu'invinciblement m'apparut dans une circonstance qui est à y revenir, à savoir d'entre les nuages, m'apparut le ruissellement qui est seule trace à apparaître d'y opérer plus encore que d'en indiquer le relief sous cette latitude dans ce qu'on appelle la plaine sibérienne, plaine vraiment désolée, au sens propre, d'aucune végétation que de reflets, reflets de ce ruissellement, lesquels poussent à l'ombre de qui ne se miroite pas.

Qu'est-ce que c'est ça, le ruissellement ? C'est un bouquet. Ça fait bouquet, de ce qu'ailleurs j'ai distingué du trait premier et de ce qu'il efface. Je l'ai dit en son temps, mais on oublie toujours une partie de la chose, je l'ai dit à propos du trait unaire, c'est de l'effacement du trait que se désigne le sujet. Ça se remarque donc en deux temps. Il y faut donc que s'y distingue la rature.

Litura, lituraterre. Rature d'aucune trace qui soit d'avant, c'est ce qui fait terre du littoral. *Litura pure*, c'est le littéral. Là, produire cette rature, c'est reproduire cette moitié dont le sujet subsiste. Ceux qui sont là depuis un bout de temps, mais il doit y en avoir de moins en moins, doivent se souvenir de ce qu'un jour, j'ai fait récit des aventures d'une moitié de poulet. Produire la rature seule, définitive, c'est ça l'exploit de la calligraphie. [...]

Ce qui se révèle de ma vision de ruissellement, à ce qu'y domine la rature, c'est qu'à se produire d'entre les nuages, elle se conjugue à sa source. C'est bien aux nuées qu'Aristophane me hèle de trouver ce qu'il en est du signifiant, soit le semblant par excellence, si c'est de sa rupture qu'en pleut cet effet à ce qu'il s'en précipite ce qui y était matière en suspension.

Il faut dire que dans la peinture japonaise — dont tout à l'heure je vous ai dit qu'elle s'entremêle si bien de calligraphie, pourquoi ? — le nuage ne manque pas. C'est de là où j'étais à cette heure que j'ai vraiment bien compris quelle fonction avaient ces nuages d'or qui littéralement bouchent, cachent toute une partie des scènes. Ce sont des choses qui se déroulent dans un autre sens que le *kakemono* — on les appelle *makémono*, et elles président à la répartition des petites scènes.

Pourquoi? Comment se peut-il que ces gens qui savent dessiner éprouvent le besoin de les entremêler de ces amas de nuages ? Si ce n'est précisément que c'est ça qui introduit la dimension du signifiant.

La lettre qui fait rature s'y distingue d'être rupture, donc, du semblant, qui dissout ce qui faisait forme, phénomène, météore. C'est ça, je vous l'ai déjà dit, que la science opère au départ, de la façon la plus sensible, sur des formes perceptibles. Mais du même coup, ça doit être aussi d'en congédier ce qui de cette rupture ferait jouissance, c'est-à-dire d'en dissiper ce qu'elle soutient de cette hypothèse, pour m'exprimer ainsi, de la jouissance, qui fait le monde en somme, car l'idée du monde, c'est ça — penser qu'il soit fait de pulsions telles qu'aussi bien s'en figure la vie ? eh bien, ce qui de jouissance s'évoque à ce que se rompe un semblant, voilà ce qui, dans le réel — c'est là le point important, dans le réel —, se présente comme ravinement.

C'est là vous définir par quoi l'écriture peut être dite dans le réel le ravinement du signifié, soit ce qui a plu du semblant en tant que c'est ça qui fait le signifié. L'écriture ne décalque pas le signifiant. Elle n'y remonte qu'à prendre nom, mais exactement de la même façon que ça arrive à toutes choses qui vient à dénommer la batterie signifiante après qu'elle les a dénombrées.

Comme, bien entendu, je ne suis pas sûr que mon discours s'entende, il va falloir quand même que j'y fasse épingle d'une opposition. L'écriture, la lettre, c'est dans le réel, et le signifiant, dans le symbolique. » (p. 119-122)

Jacques **Lacan**, *Encore (1972-73), Séminaire XX*,
9 janvier 1973, Seuil, 1975,
coll. Essais, p. 43-44.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020385770>

Ici, dans une version disponible sur le net
<http://stoferla.free.fr>

« Toute dimension de l' être se produit de quelque chose qui est dans le fil, dans le courant du discours du maître, de celui qui - proférant le signifiant - en attend ce qui est un de ses effets de lien assurément à ne pas négliger, qui est fait de ceci que le signifiant commande. Le signifiant est d'abord, et de sa dimension, impératif.

Comment, comment retourner...si ce n'est d'un discours spécial...à ce que je pourrais avancer d'une réalité pré-discursive ?

C'est là ce qui bien entendu est le rêve, le rêve fondateur de toute idée de connaissance, mais ce qui aussi bien est à considérer comme mythique : il n'y a aucune réalité pré-discursive.

Chaque réalité se fonde et se définit d'un discours.[...]

Il n'y a pas la moindre réalité pré-discursive, pour la bonne raison que ce qui fait collectivité, et que j'ai appelé, en l'évoquant à l'instant "les hommes, les femmes et les enfants", ça ne veut très exactement rien dire comme réalité pré-discursive, Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants. »

Jacques **Lacan**, « **Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien** », communication à un colloque (Royaumont, septembre 1960), in *Écrits*, Seuil, 1966, coll. **Essais**, p. 287-288.
<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020380522>

« Observons entre parenthèses que cet Autre distingué comme lieu de la Parole, ne s'impose pas moins comme témoin de la Vérité. Sans la dimension qu'il constitue, la tromperie de la parole ne se distinguerait pas de la feinte qui, dans la lutte combative ou la parade sexuelle, en est pourtant bien différente. Se déployant dans la capture imaginaire, la feinte s'intègre dans le jeu d'approche et de rupture constituant la danse originaire, où ces deux situations vitales trouvent leur scansion, et les partenaires qui s'y ordonnent, ce que nous oserons écrire leur dansité. L'animal au reste s'en montre capable quand il est traqué ; il arrive à dépister en amorçant un départ qui est de leurre. Cela peut aller aussi loin qu'à suggérer chez le gibier la noblesse d'honorer ce qu'il y a dans la chasse de parade. Mais un animal ne feint pas de feindre. Il ne fait pas de traces dont la tromperie consisterait à se faire prendre pour fausses, étant les vraies, c'est-à-dire celles qui donneraient la bonne piste. Pas plus qu'il n'efface ses traces, ce qui serait déjà pour lui se faire sujet du signifiant.

Tout ceci n'a été articulé que de façon confuse par des philosophes pourtant professionnels. Mais il est clair que la Parole ne commence qu'avec le passage de la feinte à l'ordre du signifiant, et que le signifiant exige un autre lieu, — le lieu de l'Autre, l'Autre témoin, le témoin Autre qu'aucun des partenaires, — pour que la Parole qu'il supporte puisse mentir, c'est-à-dire se poser comme Vérité.

Ainsi c'est d'ailleurs que la Réalité qu'elle concerne que la Vérité tire sa garantie : c'est de la Parole. Comme c'est d'elle qu'elle reçoit cette marque qui l'institue dans une structure de fiction.

Le dit premier décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité.

Prenez seulement un signifiant pour insigne de cette toute puissance, de cette naissance de la possibilité, et vous avez le trait unaire qui, de combler la marque invisible que le sujet tient du signifiant, aliène le sujet dans l'identification première qui forme l'idéal du moi. »

19

« Mais *Alors*,

Qu'est-ce qui est efficace dans l'organisation même d'un groupe, d'une société ?

Ce qui compte — on l'a déjà dit maintes et maintes fois — ce n'est pas forcément ce qui se dit. Ce n'est pas mon discours ou des interventions ponctuelles, c'est quelque chose de l'ordre du semblant.

D'un discours qui ne serait pas du semblant comme le dit Lacan. Et il dit : « Ce n'est pas le mien ». Il ne faut pas oublier ça. Le semblant, c'est ce qui est efficace. Dans *les quatre discours*, c'est la fonction inchoative du discours, ceci renvoie au S1 — S2 — \$ (a) que l'on fait tourner comme un manège. [...]

L'agent du discours, qui varie suivant..., mais c'est justement ça, le semblant. Et c'est ce qui permet qu'il y ait du sens, non pas de la signification, ce n'est pas *Bedeutung*, mais *Sinn* ! Et Lacan dit : « Cette libre circulation du discours, c'est ce qui donne du sens — et il ajoute cette chose magnifique — du lien social.

Quant il a écrit ça dans *L'Étourdit*, (à peu près), je me suis dit que c'était quand même bizarre ; voilà qu'il va écrire comme Gabriel Tarde ! (c'est un compliment !). Il y a des pages de Gabriel Tarde... C'est autre chose que Durkheim !...hein ! Il est mort trop tôt celui-là ! ... [*inaudible*]... parlait de toutes ces nuances... le sens et le lien social... »

Jacques **Lacan**, « **L'Étourdit** », paru dans *Scilicet*, n° 4, Seuil, 1973, in *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 474.

<http://www.seuil.com/fiche-ouvrage.php?EAN=9782020486477>

« J'ai la tâche de frayer le statut d'un discours, là où je situe qu'il y a... du discours : et je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, habitent.

Mon entreprise paraît désespérée (l'est du même fait, c'est là le fait du désespoir) parce qu'il est impossible que les analystes forment un groupe. Néanmoins le discours psychanalytique (c'est mon frayage) est justement celui qui peut fonder un lien social nettoyé d'aucune nécessité de groupe. » (p. 474, 479-480)

« Mettons en train ici l'affaire du sens, plus haut promise de sa différence d'avec la signification.

Nous permet de l'accrocher l'énormité de la condensation entre "ce qui pense" de notre temps (avec les pieds que nous venons de dire) et la topologie inepte à quoi Kant a donné corps de son propre établissement, celui du bourgeois qui ne peut imaginer que de la transcendance, l'esthétique comme la dialectique.

Cette condensation en effet, nous devons la dire à entendre "au sens analytique", selon la formule reçue. Quel est ce sens, si justement les éléments qui s'y condensent, se qualifient univoquement d'une imbécillité semblable, voire sont capables de s'en targuer du côté de "ce qui pense", le masque de Kant par contre paraissant de bois devant l'insulte, à sa réflexion près de Swedenborg : autrement dit, y a-t-il un sens de l'imbécillité ?

À ceci se touche que le sens ne se produit jamais que de la traduction d'un discours en un autre.

Pourvus que nous voilà de cette petite lumière, l'antinomie tressaille qui se produit de sens à signification : qu'un faible sens vienne à surgir à jour rasant des dites "critiques" de la raison pure, et du jugement (pour la raison pratique, j'en ai dit le folâtre en le mettant du côté de Sade, lui pas plus drôle, mais logique), – dès que leur sens donc se lève, les dits de Kant n'ont plus de signification.

La signification, ils ne la tiennent donc que du moment où ils n'avaient pas de sens, pas même le sens commun.

Ceci nous éclaire les ténèbres qui nous réduisent aux tâtons. Le sens ne manque pas aux vaticinations dites présocratiques : impossible de dire lequel, mais *casysent* Et que Freud s'en pourlèche, pas des meilleures au reste puisque c'est d'Empédocle, n'importe, il avait, lui, le sens de l'orientation ; ça nous suffit à voir que l'interprétation est du sens et va contre la signification. Oraculaire, ce qui ne surprend pas de ce que nous savons lier d'oral à la voix, du déplacement sexuel. C'est la misère des historiens : de ne pouvoir lire que le sens, là où ils n'ont d'autre principe que de s'en remettre aux documents de la signification. Eux aussi donc en viennent à la transcendance, celle du matérialisme par exemple, qui, "historique", l'est hélas ! l'est au point de le devenir irrémédiablement.

Heureusement que l'analyse est là pour regonfler l'historiole : mais n'y parvenant que de ce qui est pris dans son discours, dans son discours de fait, elle nous laisse le bec dans l'eau pour ce qui n'est pas de notre temps, – ne changeant par là rien de ce que l'honnêteté force l'historien à reconnaître dès qu'il a à situer le moindre *sacysent*. Qu'il ait charge de la science de l'embarras, c'est bien l'embarrassant de son apport à la science.

Il importe donc à beaucoup, à ceux-ci comme à beaucoup d'autres ?, que l'impossibilité de dire vrai du réel se motive d'un mathème (l'on sait comment je le définis), d'un mathème dont se situe le rapport du dire au dit. » (p. 479-480)

[...]

[Qu'est-ce qui est efficace ?]

20

« Pour aller vite : *le semblant*, c'est quelque chose qui fait que ça agit. Vous savez très bien que si l'on dit :

– Ne mets pas tes mains là ... le gosse, il va les mettre pour voir justement pourquoi on lui dit de ne pas les mettre... .

– Tu vas te brûler ! Eh bien, on va voir si c'est vrai ! »

« Si à un type... : "Tais-toi !" . Le type, il va se mettre à parler. Ce sont les techniques les plus simples ! Même dans les classes de pédagogie institutionnelle, on sait bien que ce ne sont pas des ordres comme ceux-là qui sont efficaces ; il faut que ça touche la structure ! »

Au cours d'une des innombrables relectures pendant la mise en forme de ces bribes, me vient le rapprochement avec un tableau du 'viatique du lecteur' de **Nosographie** de Jacques **Schotte**, publié par Institutions

LOGIQUE TRIADIQUE		
BASE	FONDEMENT	ORIGINE
Marcher	Jeter	Sauter
Dire	Discourir	Parler
Compter	Calculer	Rassembler
Agir	Faire	Œuvrer
Connaissance	Savoir(s)	Pensée
Force	Violence(s)	Puissance
Durée	Moment	Instant
Site	Place	Lieu
Priméité	Secondéité	Tercéité

<http://www.revue-institutions.com/hors-serie.html>

[Le syndicat des virgules]

21

« Qu'est-ce qui est efficace ? C'est justement ce qui ne s'articule pas forcément dans des phrases [...] Si j'avais un syndicat à faire, je ferais le syndicat de la défense des virgules... des virgules, des points virgules, des petits points, aller à la ligne... la ponctuation ! »

[Entre, zwischen, aïda]

22

« Ce qui donne du sens, c'est l'*entre* ... C'est ce qu'avaient vu des psychiatres phénoménologues autour de ... (*JO veut-il dire... Rümke ?*)... d'Utrecht... *Zwischen*, en allemand, *entre*... [...] qu'on retrouve aussi en japonais... avec Kimura Bin¹⁰ : *Aïda*. Entre les choses, sinon ... le sens... il n'y en a pas ! »

»

[Le ton]

23

« Or, qu'est-ce qui maintient justement cette “dis-tinc-ti-vi-té” et qui fait que c'est efficace ? C'est ce qu'on appelait, il me semble, les *prosdiorismes*. S'il n'y a pas de prosdiorismes, c'est rien du tout !

... La musique, c'est quand même plein de trucs comme ça !... Par exemple... À quoi reconnaît-on un pianiste, un vrai ? On peut regarder bien sûr ses avant-bras avec des muscles très détachés, ...[...] des athlètes ! ...Cziffra se mettait même un truc... en cuir... mais c'est pas... ça, c'est des équilibristes !

¹⁰Dans les prises de notes, recherchez “Bin Kimura”

... mais c'est de leur faire jouer... par exemple Chopin... non pas la mesure ... là où il marque : *rubato* !... Ça vient de *Rauben*, voler, en allemand. Ça veut dire : Vous êtes libre ! Même si vous êtes en train de jouer une *barcarolle*... [...] ... 6/8, etc. : *rubato* !

On fait ce qu'on veut ! C'est ça qui apparaît et qui donne le style ! ... l'atmosphère... ce *rubato*... *Alors* on peut dire à quelqu'un : “*Alors*, quel est ton *rubato* ?” Il va croire qu'on lui fait une proposition d'aller faire de la voile !... *rubato*, *rubato*, c'est-à-dire non pas la façon dont tu vas faire tes discours, mais la nuance, la *scansion*, le passage à la ligne, les points... d'exclamation, le ton. !... le ton... Et on sait bien... le ton !... on a bien vu lorsque j'avais pris le [*inaudible*] : “*Alors*...” ... Si on dit : “*Alors*!”... “Bah, *Alors*...”... Pour l'instant, ça serait plutôt... Ça tourne autour de tout ça... [...]... Or, qu'est-ce qui est marqué par ça ? «

Écoutez ! (2'33)

http://ouvrir.le.cinema.free.fr/sons/JO/bribes/JO_101117/s4.m4a

[La trace, la fonction scribe]

24

« C'est pour ça que j'avais essayé de m'appuyer... [...] sur Michel Balat, un des meilleurs spécialistes de la logique triadique de Charles Sander Peirce. Il a développé en reprenant ce que Peirce appelle, dans la logique triadique : la fonction scribe. Qu'est-ce qu'un scribe ? Il le dit bien : comme le scribe égyptien. Un scribe, il sait ce qu'il inscrit, il ne sait pas ce qui était inscrit et il ne saura pas ce qui est inscrit. C'est la pure inscription ! ... Je simplifie !

C'est ce que Freud avait trouvé déjà, il me semble, dans l'**Entwurf** en disant : la trace... s'il n'y a pas de trace, il n'y a rien !.

Alors,

c'est à partir des *interprétants* [...] qui font que l'inscription peut devenir une écriture. C'est-à-dire quelque chose qui se comprend ... avec la suite des événements... à plusieurs niveaux. Mais s'il n'y a pas de trace, il n'y aura pas d'écriture. »

Or, qu'est-ce qui fait trace... Là, je fais un saut¹¹ [...]

[La connivence]

25

« Ce qui fait trace, ce qui fait scribe, à mon avis c'est le **semblant**. Une forme particulière du semblant... J'avais dit ce qui compte dans l'existence ce n'est pas tout tes discours, tout ce que tu penses, ta façon d'être, mais ce que j'avais appelé, il y a longtemps, peut-être par préférence un peu zoologique vis-à-vis des chats : la **connivence**. Vous savez que la connivence, c'est le mot attribué aux chats quand ils font semblant de dormir... mais ils voient tout ! ils savent tout ce qu'il se passe ... la connivence...

[Le passage]

26

« Cette dimension-là, on peut dire que ça fait partie de la **logique triadique**, en rapport avec la fonction scribe . Eh bien, la connivence, la fonction scribe, etc, ... à mon “ avis

provisoire” ... je dis *provisoire* parce qu'il est onze heures vingt neuf minutes... c'est cela qui est le semblant... c'est à partir... c'est ce qui est effectif... c'est le passage... ce n'est pas un grand discours ! comme ceux du 14 Juillet, qui est efficace, mais ce sont des petits nuances.

[Le transfert]

27

On voit bien que ce n'est pas loin de notions comme le *Praecox gefühl*.

On sait bien que les malades schizophrènes, qui ont des antennes, — on en voit tous les jours... un ou deux... —, et parfois, si on est mal foutu le type nous regarde et il dit : “Hum... je repasserai ce soir, hein !” [...]

Il faut qu'il y ait quelque chose qui se passe, là...

Et c'est là-dessus qu'il faudrait revenir : qu'est-ce qu'il se passe ? C'est ça, quelque chose de l'ordre... qui est souvent bâclé... qu'on appelle le concept de transfert...

réédition
de 2 numéros de la revue **Institutions**
sur le **transfert**
<http://www.revue-institutions.com/fiche-revue8et9.html>

Jacques **Schotte**,
« Le transfert, dit fondamental de Freud pour poser le problème :
psychanalyse et institution »
Institutions, n°45, mars 2010
<http://revue-institutions.com/fiche-revue45.html>
sur le site de Michel Balat
<http://balat.fr/-Jacques-Schotte-.html>

¹¹J'O dit qu'il aurait aimé que Michel Balat soit présent pour pouvoir développer tout ça...

Jean OURY Alors.../novembre 2010 (2)